

L'abandon et l'adoption au-delà de la mémoire



Nino Rizzo

L'abandon et l'adoption au-delà de la mémoire

Une question m'habite de plus en plus depuis le temps que je m'occupe d'adolescents adoptés et de leurs parents. Je vous propose de la partager avec moi et d'en suivre les/mes méandres.

Je me retrouve régulièrement surpris et dépassé – tout comme un adolescent qui se refuserait à apprendre de la pourtant prédictible répétitivité de la réalité se déroulant sous ses yeux – par l' « incroyable » violence avec laquelle se manifeste bien des fois l'entrée en adolescence chez certains enfants adoptés.

D'un côté, des enfants d'une grande sensibilité, à la recherche de la tendresse et de l'amour qu'ils entrevirent un jour avant de les perdre à jamais. Des enfants plus ou moins proches de leur puberté qui, justement à cause de leur toute récente poussée pulsionnelle pas encore apprivoisée, développent une peur profonde et une haine immémoriale vis-à-vis du lien affectif qu'ils recherchent pourtant de façon active. A ne rien y comprendre ! Des anges déchus aux ailes brûlées par l'indicible abandon et, en même temps, des monstres de rage vengeresse notamment à l'égard de ceux qui ont fait le pari fou de les aimer en les adoptant. Ils ne sont pas tous ainsi, heureusement, mais il y en a.

De l'autre côté, des parents profondément blessés par l'injuste sort de l'infertilité, qui s'en furent chercher réparation et réconfort du côté de ces autres « balafrés de la vie » que sont les enfants abandonnés. Des femmes et des hommes armés de leurs blessures et de leur grande sensibilité, prêts à donner à ces laissés-pour-compte tout ce qu'ils ne purent donner à la chair de leur chair.

Tout laisserait à croire que ces rencontres entre grands blessés de la vie – je veux dire entre orphelins de mère et orphelins d'enfant biologiques – devraient se passer dans des conditions exceptionnellement bonnes. Et pourtant, tout tient à un fil si subtil et invisible que l'immense et réel potentiel inhérent à cette singulière rencontre peut tragiquement basculer du côté de l'incompréhensible rejet de part et d'autre. Comment est-ce possible ?

Impuissant et étourdi, je me retrouve souvent à écouter, d'un côté, l'immense douleur de ces parents prêts à tout donner pour que leur enfant grandisse au mieux et, de l'autre côté, la panique de ces enfants qui, tout en le souhaitant profondément, ne peuvent pas reconnaître l'amour reçu et se sentent obligés, par l'ombre menaçante et insoutenable d'un nouvel abandon, de rejeter – parfois même odieusement – leurs parents.

Pourquoi cette terrible équivoque ?

Je sais bien que le temps passé entre l'abandon et l'adoption est souvent une période de grandes blessures et que l'enfant en amènera toujours avec lui une trace indélébile dans sa nouvelle aventure familiale. On sait aussi que ces traumatismes psychiques se réveillent en général à l'adolescence et demandent à être revisités et

pris en compte. D'où l'idée, en soi fondée, qu'il vaut mieux adopter un enfant en bas âge qu'un enfant trop âgé.

Par ailleurs, il est aussi vrai que l'évolution de la crise adolescente de l'enfant qui fut abandonné dépend aujourd'hui, en partie, de la manière dont les parents adoptifs se sont préparés eux-mêmes à l'adoption. Comment ont-ils vécu et élaboré leur infertilité, cette sorte d'orphelinage à l'envers qui les a amenés à la rencontre de leur enfant ?

Et pourtant, même dans des situations où l'enfant a pu être adopté tout jeune bébé voire immédiatement à sa naissance par un passage préparé et consenti entre mère porteuse et mère adoptante, le tout se déroulant dans des scénarii familiaux franchement harmonieux, même dans ce type de conditions idéales il m'arrive d'assister à des explosions pubertaires d'une incroyable violence destructive qui laisse tous les acteurs pantois, moi y compris.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Et à quel moment de la vie de l'enfant ?

J'en suis donc venu, peu à peu, à me demander ce qui a pu se passer lors de la vie intra-utérine de ces enfants et je me suis intéressé de manière plus systématique aux travaux autour de la périnatalité, avec un regard particulier sur les réflexions développées dans le cadre de l'Haptonomie.

L'Haptonomie (du grec haptain = toucher pour guérir et nomos = règle) étudie la création du lien entre le corps et la psyché, et intervient, à travers le toucher, autour du lien qui se constitue très précocement entre la mère et l'enfant qu'elle porte en elle. C'est le médecin néerlandais Frans Veldman qui découvrit et développa cette approche à partir d'expériences traumatiques lors de la Seconde Guerre mondiale.

L'Haptonomie postule que dès la gestation l'enfant est pourvu d'un appareil sensoriel et psychique qui lui confère une autonomie certaine et que, dans ses échanges avec la mère, il est à la recherche de ce qui lui procure plaisir, justement grâce à cet outillage psycho-sensoriel fondamental. C'est cette quête précoce de bien-être – qui va organiser par ailleurs toute la vie extra-utérine de la naissance à la mort, et qu'on appellera pulsion de vie – qui pousse l'enfant à entrer en relation avec la mère déjà à ce stade de son existence.

La manière de se sentir porter et toucher va éventuellement lui donner les bases de cette « confirmation » fondamentale qui permettra l'éclosion du sentiment de soi déjà en cette période fœtale. Le « holding » – cette aptitude maternelle à porter et soigner le bébé, à laquelle Winnicott nous a rendus si attentifs, et qui constitue la condition nécessaire à la naissance et au maintien du sentiment de l'existence de l'être – semble commencer bien avant la naissance et plonger ses racines dans l'expérience intra-utérine.

Être en relation veut dire développer des liens, aussi précoces soient-ils, et plus précisément des liens d'attachement et de saine dépendance qui sécurisent. Les premières expériences d'attachement l'être humain les vit dans le ventre de sa mère. Si celle-ci vit plus ou moins bien sa grossesse, elle transmet ses sensations et ses

sentiments de bien-être à son enfant : celui-ci s'éveille alors à la vie en lien avec sa mère. Au contraire, si elle vit mal le fait d'être enceinte, elle transfère sa dépression à son enfant. « A l'inhibition dépressive de la mère répond une inhibition motrice de l'enfant, qui peut fonctionner comme un interdit libidinal. Tout se passe comme si les pulsions de mort de la mère venaient circonvenir les pulsions de vie de l'enfant, par le biais d'une injonction non consciente à ne pas se manifester »*.

Une grossesse non désirée peut produire chez le futur bébé les prémises des troubles de l'attachement. En fait, la toute première expérience de lien significatif à la mère lors de la gestation est rendue impossible par les contre-attitudes que celle-ci peut développer en conséquence d'une grossesse non voulue, si cette gravidité mettait gravement en danger, de façon générale, son existence. L'enfant vient alors au monde avec une profonde blessure narcissique, qui pourra probablement passer inaperçue pendant plus ou moins longtemps, mais qui gardera toute la vie son potentiel destructurant. « Cette faille peut se révéler très tardivement à l'adolescence, ou lors de la première maternité ou paternité »**, dit encore Catherine Dolto.

Si nous nous reportons maintenant à la situation de notre adolescent imaginaire qui, au seuil de sa puberté, provoque et casse les liens significatifs de sa vie (en famille, à l'école, en société), alors que le scénario dans lequel il a été mis au monde et puis adopté est raisonnablement et franchement bon, nous nous devons de faire alors un pas successif en arrière et nous questionner sur sa vie intra-utérine.

Prenons le cas de cette jeune fille colombienne ou thaïlandaise ou roumaine qui se retrouve enceinte sans l'avoir souhaité et perçoit sa grossesse comme un impensable aux yeux de sa famille ou de son groupe social et, de toute manière, dans sa vie déjà bien précaire. Elle décide de garder cet enfant pour les raisons qui lui appartiennent mais n'envisage pas du tout pouvoir l'élever : elle va l'abandonner, c'est décidé !

Comment va-t-elle vivre sa grossesse ? Que va-t-elle « dire » à ce petit être qu'elle porte dans sa chair et qu'elle va bientôt abandonner ? Peur d'être rejetée par les siens ... peur et culpabilité de rejeter son enfant ... tristesse ... désespoir ... douleur ... honte ... Son inconscient, par le biais de son corps, se chargera alors de préparer ce bébé en devenir à l'indicible et terrible destin qui l'attend : « Ne t'attaches pas à moi, mon enfant, prépare-toi à vivre seul ! ». Et le fœtus sentira et comprendra.

Et que dire de cette jeune femme qui a été même contactée par un gentil couple occidental avec lequel elle a concédé l'adoption de l'enfant qu'elle a conçu mais qu'elle ne « veut » pas garder ? Elle est certes soulagée par l'idée que son bébé sera bien pris en charge et préparé à un futur bien meilleur que celui qu'elle aurait pu lui promettre. Et puis ? Que va-t-elle vivre dans ces longs moments où elle sera seule face à elle-même, les mains posées sur cet enfant en elle qui ne sait rien de ce qui l'attend, alors qu'elle sait ?

Une partie importante de la vie de cet enfant est déjà en train de se jouer en ce moment : un drame est en passe de se nouer. La mère adoptive, par la suite, pourra éventuellement aider « son » enfant à le dénouer, mais il faudra qu'elle soit

consciente du défi dans lequel elle se lance, en évitant les écueils de la toute-puissance et de la culpabilité.

Ce qui reste tout de même incroyable est l'aventure de l'adoption en vaut la peine !

**) Catherine Dolto : « L'accompagnement haptonomique de la grossesse ... » in « Présence haptonomique », mars 2005, N.7*

***) Ibidem*

Bibliographie

- 1) Frans Veldman : « La science de l'haptonomie » in « Fantômes et masques de grossesse », sous la dir. de Joël Clerget, Presses universitaires de Lyon, 1986*
- 2) Catherine Dolto : « L'accompagnement haptonomique de la grossesse ... » in « Présence haptonomique », mars 2005, N.7*